

La dimension sémantique du lien social dans les démocraties pluriculturelles

Julien Longhi

Dans cette contribution, nous nous attacherons à montrer que le lien social, au sein de formations culturelles incluses dans des démocraties pluriculturelles, passe par le partage d'un socle linguistique commun, qui dépasse de loin la maîtrise d'une même langue. En effet, loin d'une approche fixiste du sens (figé en langue), nous montrerons que la dimension idéologique et pragmatique du langage contribue au maintien du lien social dans une même communauté, et participe au tissage des relations interindividuelles. En nous appuyant sur certaines hypothèses développées par P. Bourdieu (*Langage et pouvoir symbolique*), sur la dimension sociale du langage, qui caractériserait les différentes classes, nous en approfondirons l'aspect sémantique pour affirmer que le langage est lié au positionnement socio-idéologique des individus, et que la gestion du sens linguistique détermine alors pour partie le maintien (ou non) du lien social. En ce qui concerne le lien social, nous suivons l'objectif de Galatanu (2006, p.86) d'« apporter un argument à une approche holistique de l'action humaine comme une « intrication sujet activité environnement » dans laquelle la parole, l'activité langagière, participe en construisant le monde, les identités, du lien social, et les mots pour les dire ». L'hypothèse que nous faisons repose sur l'idée que les structures langagières, qui sous-tendent l'activité de communication, sont partie prenante dans la construction d'un lien interindividuel, qui ne repose donc pas seulement sur une proximité ou des affinités sociologiques, mais sur le partage de structures linguistiques (stéréotypes linguistiques) nécessaires au bon déroulement des interactions discursives. Nous proposerons alors une structuration dynamique de la constitution du sens, qui tient compte des différents niveaux d'intégration à différents groupes (individuel, interpersonnel, sociolectal, idiolectal) pour repenser le partage du sens comme ajustement et négociation lors de l'activité communicationnelle. Pour cela, nous repenserons la communication comme activité tenant compte du « jeu linguistique », stratifié en plusieurs composantes.

I- Les règles du « jeu linguistique » en matière de communication

En fonction des traditions dans lesquels ils s'insèrent, les différents chercheurs dont nous allons résumer le point de vue abordent de manière différente ce qui pourrait constituer les « règles » linguistiques.

Outre les éléments qui entourent la production d'un discours, d'autres peuvent être abordés dans une perspective légèrement différente : il s'agit des règles plus normatives et constitutives qui accompagnent la prise de parole, et qui relèvent davantage de l'*acte* de la production que des *conditions discursives et idéologiques* de cette production. Il y aurait ainsi, en amont de la production discursive, deux niveaux de saisie des phénomènes qui conditionnent un discours, selon la prégnance de l'environnement ou du sujet dans leur interaction :

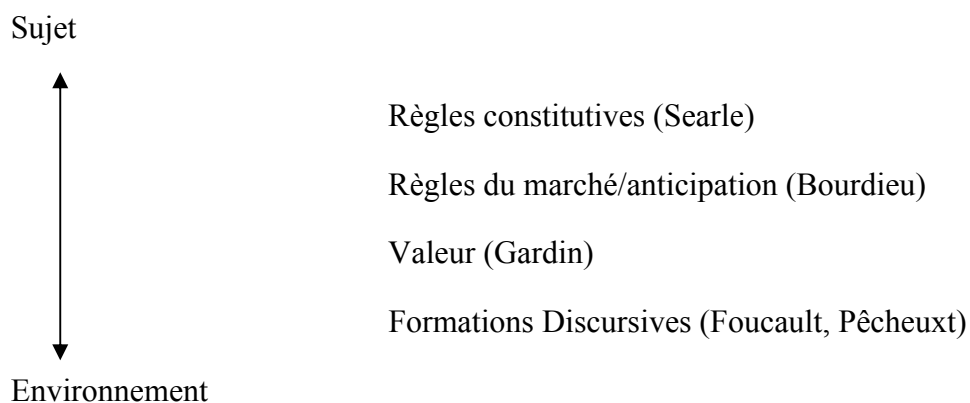


Schéma n°1: Les différents niveaux de conditionnement du discours

1.1 Les règles constitutives de Searle

Searle (1972), à la suite des travaux menés par Austin, tente d'explicitier la notion d'acte illocutoire, en définissant tout d'abord l'idée de **règle constitutive**, dont l'inobservance enlève à cette activité son caractère distinctif, par opposition aux règles normatives²²⁴. Pour cela il va tout d'abord développer une théorie des actes de langage, où il affirme que « savoir parler une langue implique la maîtrise de règles, et c'est cela qui me permet d'utiliser les éléments de cette langue de façon régulière et systématique »²²⁵. Mais pourquoi étudier les actes de langage ? Parce que « parler une langue, c'est réaliser des actes de langage. Ces actes sont en général rendus possibles par l'évidence de certaines règles régissant l'emploi des éléments linguistiques, et c'est conformément à ces règles qu'ils se réalisent »²²⁶. Mais cette étude ne doit pas se confondre avec une étude de ce qu'est la parole chez Saussure : une étude des actes de langage est une étude de la langue. Ainsi tout acte de langage peut être déterminé de façon univoque à partir d'une phrase donnée : « l'étude de la signification des phrases et l'étude des actes de langage ne forment pas deux domaines indépendants, mais seulement un seul, vu

²²⁴ On peut se reporter à l'exemple de Ducrot, dans Ducrot et Schaeffer (1995, p.783) : « les règles du bridge sont constitutives par rapport au bridge, car on cesse de jouer au bridge dès qu'on leur désobéit. En revanche les règles techniques auxquelles se conforment les bons joueurs ne sont pas constitutives, mais seulement normatives ».

²²⁵ Searle, (1972, p.52)

²²⁶ *Ibid.*, p.52

sous deux aspects différents »²²⁷. Il existe donc un principe d'exprimabilité : pour toute signification X, et pour tout locuteur L, chaque fois que L veut signifier X, alors il est possible qu'il existe une expression E, telle que E soit l'expression exacte ou la formulation exacte de X. Il faut pour achever la théorie étudier les règles : les règles fixant la valeur illocutoire sont constitutives par rapport à l'emploi de ces énoncés. Les règles constitutives créent ou définissent des nouvelles formes de comportement, elles fondent une activité dont l'existence dépend logiquement de ces règles. La structure sémantique d'une langue peut être considérée comme l'actualisation d'une série d'ensembles de règles sous-jacentes, et d'autre part les actes de langage ont pour caractéristique d'être accomplis par l'énoncé d'expressions qui obéissent à ces ensembles de règles constitutives. Ce qu'il faut retenir, c'est l'aspect intentionnel et l'aspect conventionnel, et leur combinaison :

En allant plus loin dans le sens de Searle, on pourrait dire qu'une parole est un acte illocutoire lorsqu'elle a pour fonction première et immédiate de prétendre modifier la situation des interlocuteurs²²⁸.

1.2 Les règles du marché et l'anticipation des profits chez Bourdieu

Outre ces règles proprement linguistiques, il faut aussi tenir compte de l'**anticipation** qui est faite au sujet de la réception qu'aura le discours, et considérer alors des règles psychologiques et sociales. Comme le montre Bourdieu²²⁹ :

Les conditions de réception escomptées font partie des conditions de production et l'anticipation des sanctions du marché contribue à déterminer la production du discours. Cette anticipation, qui n'a rien d'un calcul conscient, est le fait de l'habitus linguistique [...] La production linguistique est inévitablement affectée par l'anticipation des sanctions du marché : [...] censure anticipée, autocensure, qui détermine non seulement la manière de dire, c'est-à-dire le choix du langage - le *code switching* des situations de bilinguisme - ou du « niveau » de langage, mais aussi ce qui pourra et ne pourra être dit. [...] Les discours sont toujours pour une part des euphémismes inspirés par le souci de « bien dire », de « parler comme il faut », de produire les produits conformes aux exigences d'un certain marché, *des formations de compromis* [...] La forme et le contenu du discours dépendent de la relation entre un habitus et un marché défini par un niveau de

²²⁷ *Ibid.*, p.55. Ou encore p.54 : « Une étude de la signification des phrases, ne se distingue pas en principe d'une étude des actes de langage. Si l'on a bien compris ces notions, elles ne forment plus qu'une seule et même étude. »

²²⁸ Ducrot et Schaeffer (1995, p.784)

²²⁹ Bourdieu (2001, p.113-120)

tension plus ou moins élevé [...] Il n'y a qu'une formule, en chaque cas, qui « agit ». Ce qui oriente la production linguistique, [...] c'est l'anticipation des profits.

Une théorie telle que celle de Bourdieu, qui est celle d'un sociologue, doit évidemment être nuancée par le linguiste. Il affirme en effet que le pouvoir du langage lui vient uniquement de l'extérieur, ce que l'on peut contester. Il reste néanmoins qu'une approche du pouvoir symbolique du langage permet de lier l'approche sociologique à un courant linguistique : la praxématique, qui s'intéresse à la « valeur » des signes.

1.3 La « valeur » des discours chez Gardin

Bernard Gardin, lors d'une communication intitulée « La valeur comme enjeu » proposée à Montpellier en mai 1990, fait état de cette orientation théorique, par l'étude de la **valeur** :

Ce ne sont pas les masses définies par leur simple poids économique qui font l'histoire, mais des masses avec le(s) nom(s) qu'elles se donnent (par lesquels elles se constituent et s'identifient), animées des termes-valeurs qu'elles ont créés [...] Il y a donc la puissance (latin *potentia*) dans l'interaction langagière : puissance permettant la transformation du monde et puissance sociale d'invention de la société, et en même temps (ce qui conditionne ce qui précède) puissance de production-transformation de la langue, de l'« outil » utilisé, permettant de nouvelles actions sur le monde, de nouveaux rapports sociaux²³⁰.

Allant plus loin que Bourdieu, il cherche en fait à déterminer les moyens d'appropriation du pouvoir symbolique par un locuteur :

Mais si le fonctionnement des performatifs montre bien que l'emploi des « bonnes formes » est une condition de félicité nécessaire, cette condition n'est pas suffisante ; il faut aussi que ce soient les « bonnes personnes » qui les emploient.

Deux spécificités du langage permettent cette appropriation :

- Cette opération est possible par la structure même de l'interaction, sa contradiction profonde et constitutive : si le langage est fondamentalement dialogique, si tout énoncé est une propriété de la relation, il se trouve que la parole est individuelle ; aussi le support de tel énoncé peut-il toujours

²³⁰ Gardin (1990, p.46-47)

consciemment ou inconsciemment s'ériger en auteur, se sacralisent, confisquant à son seul profit (symbolique et financier - par les droits d'auteur) le travail collectif. [...]

- Cette opération est également possible parce que le langage est plaçable à distance, objectivable (c'est la fonction métalinguistique) : peut se résoudre en objets détachés de leurs producteurs et du processus de production²³¹.

La prise de parole dans certains cadres confère donc aux locuteurs une **performativité** qui déborde le discours. Ainsi, hors du discours, les productions doivent être liées aux formations qui en sont à l'origine.

1.4 Les Formations Discursives

Pour Foucault (1969), une séquence d'éléments linguistiques n'est un énoncé que si elle est *immergée dans un champ énonciatif* où elle apparaît comme un élément singulier. Il s'intègre toujours à un jeu énonciatif. Au niveau sémantique, la polysémie par exemple concerne la phrase, et les champs sémantiques qu'elle met en œuvre : un seul et même ensemble de mots peut donner lieu à plusieurs sens, et à plusieurs constructions possibles ; il peut donc y avoir, entrelacées ou alternant, des significations diverses, mais sur un socle énonciatif qui demeure identique. Ce qui est décrit sous le nom de *formation discursive*, ce sont, au sens strict, *des groupes d'énoncés*. Ghuillaumou (2002) montre que les concepts, formulés par Pêcheux, de formation discursive et d'interdiscours, sont centraux et complémentaires :

L'étude des formations discursives permet alors de déterminer ce qui peut et doit être dit dans une conjoncture donnée. Le risque était là, nous l'avons déjà souligné, de classer les diverses formations discursives d'une formation sociale, à l'exemple de l'opposition noblesse/bourgeoisie sous l'Ancien Régime. Le concept d'interdiscours introduit alors une approche plus dialectique, dans la mesure où il permet de dire que toute formation discursive dissimule, dans la transparence du sens propre à la linéarité du texte, une dépendance à l'égard d'un « tout complexe à dominante » selon la formule du philosophe marxiste Louis Althusser (1965), ensemble qui n'est autre que l'interdiscours, cet espace discursif et idéologique où se déploient les formations discursives en fonction de rapports de domination, de subordination et de contradiction. Cette conceptualisation « forte » rencontre alors le souci de l'historien du discours d'inscrire durablement son interrogation du côté de la tradition marxiste (p.4-5).

²³¹ *Ibid.*, p.47-49

Enfin, les Formations Discursives entretiennent des rapports avec les Conditions de Production des discours : selon Guespin, la relation d'appartenance d'un discours à une formation discursive est facteur constitutif du discours, et cette relation est « repérable par l'analyse linguistique ». Le concept de Formation Discursive doit donc être lié à celui de conditions de productions, puisqu'ils sont en interaction lors de la production langagière : le domaine de savoir d'une F.D fonctionne comme un principe d'acceptabilité discursive pour un ensemble de formulations (il détermine « ce qui peut et doit être dit ») en même temps que comme principe d'exclusion (il détermine « ce qui ne peut/ doit pas être dit »). Cette notion de formation discursive est intéressante dans la mesure où elle laisse entrevoir une réinterprétation en terme de dialogisme, qui permettra de voir dans quelle mesure les discours captent ou subvertissent d'autres discours. Comme le rappelle Todorov²³² : « tout énoncé comporte deux aspects : ce qui lui vient de la langue et qui est réitérable, d'une part ; ce qui lui vient du contexte de l'énonciation, qui est unique, d'autre part ». C'est cet apport du contexte d'énonciation qui rend fondamental la contribution de l'analyse du discours à l'étude des textes. Ces aspects que nous venons de relever constituent en fait les trois critères qui caractérisent un discours selon Sarfati (1997). En effet un discours se caractérise par son positionnement (défini comme sa situation sociologique relativement à un groupe social donné), la qualité de son support médiatique (inscription), et l'intertextualité (le régime de relations qui règlent les rapports que les textes entretiennent entre eux ou avec d'autres textes d'un autre type de discours). Cette importance de l'interdiscours permet aussi de poser le problème du sens de manière inédite, comme le montre Maingueneau²³³ : « L'unité sémantique ne peut apparaître comme la zone de projection stable et homogène d'un vouloir-dire, elle est plutôt un nœud dans un espace conflictuel, une stabilisation jamais définitive dans un jeu de forces ». Un des enjeux est donc de clarifier les processus qui participent de la création du sens de ces unités sémantiques, en rapport avec les idéologies et le processus de communication.

II- Communication, idéologie et maintien/manipulation du lien social : d'Orwell et Chomsky à Ducrot, Anscombe et Sarfati.

Depuis de nombreuses années, Noam Chomsky, linguiste de renom et père de la grammaire générative, a investi le terrain politique et fait figure d'intellectuel engagé contre les formes de propagande mises en place par l'administration Bush. Ces analyses nous permettront d'investir le terrain sémantique et idéologique, et de montrer les difficultés de négociation et d'imposition du sens. Ceci nous conduira à évoquer les approches de sémantique argumentative, qui éclaireront le propos général de cet article.

²³² Todorov (1981, p.79)

²³³ Maingueneau (1994, p.20)

2.1 Propagande, lexique et fabrique de l'opinion

Avant de nous attacher à ses œuvres récentes, nous ferons un détour par Orwell, qui tient à la fascination que ce dernier a exercé sur Chomsky dans sa jeunesse, fascination qui se retrouve dans certains travaux de Chomsky. Ce rapport est étudié par Joseph (2006) : il parle notamment de l'ouvrage *1984* et des thèses sur la langue qui y sont développées. Big Brother, chef du Parti qui règne sur l'Océanie (en fait, le monde anglophone), n'est pas une personne, mais un symbole. Par définition, un symbole est incapable de dialoguer. Le dictateur est, dans un certain sens, toujours un personnage symbolique, quasi-divin, et le contredire est un acte de lèse-majesté. Un symbole existe simplement pour être perçu et interprété. Mais cette interprétation même est un problème pour le Parti, étant trop indéterminée. Les Prolos de l'Océanie, avec leur langage traditionnel (qu'on appelle 'Oldspeak'), peuvent chicaner sur les paroles de Big Brother et mettre en doute ce que leur dit le Parti. Voilà pourquoi le Parti a créé une vaste opération linguistique chargée de la reconstruction du langage pour éliminer l'indétermination de l'interprétation :

C'est ici qu'entre le besoin de restreindre l'interprétation – et la thèse que je pose est que le trait distinctif du dictateur est précisément son intention de restreindre l'interprétation. Il doit imposer une seule interprétation de sa parole. Désir utopique, oui, parce que c'est dans la nature de l'esprit humain de considérer diverses interprétations d'un énoncé et de choisir entre elles. Ce qu'on peut faire, faute de mieux, c'est empêcher les gens de prononcer une interprétation alternative, par menace, torture ou meurtre. Mais un vrai dictateur, comme tout artisan de qualité, ne s'inquiétera pas de la nature utopique de son but ultime. La question importante est celle-ci : que faire pour contrôler l'esprit des gens qu'on commande ?²³⁴

Basé sur sa vaste expérience intime de régimes impérialistes, communistes et fascistes, Orwell a déterminé que la meilleure méthode, du moins pour les intentions satiriques de *1984*, est une forme de standardisation linguistique :

La Nov-langue représente le point culminant des opinions développées par Orwell pendant les cinq années précédentes (voir Orwell 1944, 1946, 1947). Elle est avant tout une satire du Basic English, cet 'Anglais fondamental' de 850 mots créé par Ogden et Richards à la suite de leur livre *The Meaning of Meaning* (Le sens du sens, 1923), et offert comme une langue auxiliaire internationale (voir Ogden 1930 ; Courtine 1984 ; Joseph 1999a ; Joseph et al. 2001, chap. 3). Selon eux, la Première Guerre Mondiale fut elle-même le résultat de l'abus de mots abstraits et complexes tels que démocratie et liberté dans un but de propagande, et tout espoir de paix

²³⁴ Joseph (2006, p.2)

mondiale dépendait de la capacité des gens à contrôler la signification de tels mots pour en éviter l'abus. Ogden et Richards croyaient que la réduction de la langue à 850 mots, dont une grande partie se rapportaient à des choses concrètes, rendrait presque impossible l'emploi du langage pour tromper les gens et leur imposer une propagande²³⁵.

Au début, Orwell s'intéressait au Basic English et correspondait avec Ogden à propos de cette langue réduite. Mais finalement il s'est rendu compte qu'elle risquait de produire des effets opposés à ceux prévus par ses créateurs. On ne peut combattre la propagande qu'avec l'analyse rationnelle et le raisonnement. Cela demande qu'on réexprime des énoncés propagandistes sous une autre forme. Si la possibilité d'une telle réexpression disparaissait à cause de la perte de mots, peut-être qu'on ne pourrait plus mettre en doute aucun énoncé. Dans *1984*, le Parti soutient que deux et deux font cinq. Le protagoniste du roman, Winston Smith, se rend compte de l'erreur, évidente à ses yeux. Mais le Parti exerce déjà tant de contrôle sur sa pensée et son langage qu'il ne peut pas construire le raisonnement qui en prouverait la fausseté, bien qu'il le comprenne instinctivement. Il en va de même pour le grand projet que le Parti soutient pour réécrire l'histoire – le projet sur lequel travaille Winston lui-même – et pour les trois slogans du Parti :

WAR IS PEACE/FREEDOM IS SLAVERY/IGNORANCE IS STRENGTH

[La guerre, c'est la paix / La liberté, c'est la servitude / L'ignorance, c'est la force]

Katherine, la femme de Winston, « had not a thought in her head that was not a slogan » (« n'avait en tête aucune pensée qui ne soit pas un slogan », p. 69) – c'est-à-dire, une collocation de mots et de pensées préemballée par le Parti. En réduisant le nombre de mots et de leurs collocations possibles, le Parti limite strictement la possibilité de pensée originale, fondée soit sur l'observation empirique, soit sur le raisonnement individuel. Cet étranglement de la réception sensorielle et de la possibilité de combiner des mots d'une façon inventive, voilà ce qui pour Winston est le plus pervers et le plus oppresseur dans le Parti²³⁶.

Dans ses critiques de la politique, Chomsky a insisté sur l'existence d'une conspiration entre les gouvernements et les médias pour « fabriquer le consentement ». Pour lui, des expressions telles que *le monde libre* et *l'intérêt national* etc. sont de pures expressions de propagande. On ne doit pas les prendre au sérieux. Elles ont été construites, souvent très consciemment, afin de bloquer la pensée et la compréhension. Dans Chomsky 2003, l'auteur propose la méthode qui serait correcte pour se dégager de l'emprise de cette propagande :

²³⁵ *Ibid.*, p.3

²³⁶ *Ibid.*, p.3

La méthode correcte, ce n'est pas d'essayer de persuader les gens qu'on a raison, mais de les obliger à penser par eux-mêmes. Il n'y a pas de sujet dans les affaires humaines dont nous puissions parler avec une grande assurance. [...] on peut réunir des preuves, rassembler les choses, les regarder sous un certain angle. La bonne approche, en oubliant ce que l'on fait, soi, ou ce que font les autres, consiste seulement à encourager les gens à procéder ainsi²³⁷.

Il existe en effet un abîme entre les lieux communs sur la situation dans le monde, et le témoignage des sens et des enquêtes, sitôt qu'on se donne la peine d'examiner les choses. Chomsky encourage en outre l'action collective, car le trait de génie du système de domination et de contrôle consiste à séparer les gens les uns des autres de telle sorte qu'ils ne puissent travailler ensemble. Pour étayer son propos, il donne l'exemple du syntagme *interventionnisme humanitaire* : l'interventionnisme humanitaire relève de l'orthodoxie et part de l'axiome que si nous intervenons, c'est par humanité. Grâce à cela, presque tous les recours à la force militaire ont été décrits comme des interventions humanitaires. D'une manière plus générale :

La technique normale de fabrication de l'opinion consiste à agir dans son propre intérêt, puis construire un cadre qui accueille cette action et la valide. [...] Nous parvenons toujours à construire notre propre cadre qui affirme : « Oui, c'était ce qu'il fallait faire et tout ira bien. » Il arrive que la conclusion soit justifiée. Ce n'est pas toujours une illusion. Mais il est très facile de s'illusionner quand on y a intérêt. Ce n'est pas surprenant²³⁸.

Lorsque Chomsky identifie la propagande comme étant la réalisation d'un cadre adéquat à une opinion que quelqu'un souhaite imposer, nous sommes très proches des thèses bourdieusiennes sur la légitimation (voire l'auto-légitimation), ou des propos de Gardin et Searle. Reste que l'aspect central du lexique, et donc le niveau sémantique, doit être traité, puisque c'est bien des expressions linguistiques qu'il est question dans tout ce qui a été relevé.

2.2 L'approche sémantique argumentative.

Parmi les différents paradigmes de la linguistique celui de la sémantique argumentative (appelée également pragmatique intégrée, et élaborée par Ducrot et Anscombe) considère que le noyau sémantique profond des énoncés est constitué par des relations qu'entretient cet énoncé avec les discours qui le précèdent et le suivent. Ces relations sont **argumentatives**, et la relation d'argument à conclusion est de nature gradable. Lors d'une énonciation, le locuteur donne des indications sur le chemin qu'il a choisi pour aller d'un argument à une conclusion : ce sont les **topoi**, c'est à dire des

²³⁷ Chomsky (2003, p.218)

²³⁸ *Ibid.*, p.250

principes généraux qui servent d'appui au raisonnement mais qui ne sont pas le raisonnement²³⁹. Les topoï sont utilisés, pas assertés, et ils sont présentés comme faisant l'objet d'un consensus au sein d'une communauté. Ils peuvent être créés de toute pièce, issus d'une idéologie, une donnée sociologique. Par exemple, dans l'énoncé *J'ai travaillé mais je ne suis pas fatigué*, le topos [+travail]> [+fatigue] est convoqué, et rend l'énoncé compréhensible (alors que *J'ai travaillé mais je suis fatigué* serait plus difficilement recevable). Sarfati définit ainsi un concept de *compétence topique*(CT) :

(II) désigne l'aptitude des sujets à produire des énonciations opportunes et adéquates, et, corrélativement, de les interpréter compte tenu des formes et des contenus axiologiques investis dans la structuration du sens dans un cotexte et un contexte donné. Ou encore : l'aptitude des sujets à sélectionner et identifier – à la production comme à la réception – les topiques afférentes à une situation langagière donnée (Sarfati 2002 : 112).

Dans une situation donnée la CT garantit la cohésion du texte, en sélectionnant dans l'univers de croyance qui lui correspond l'ensemble des stéréotypes assumés par le locuteur. On appelle alors doxa un ensemble de topoï relatifs à un même positionnement sociolinguistique. On peut donc envisager que les échecs de la communication peuvent avoir lieu entre des doxas trop éloignées (doxa des libéraux vs. doxa des conservateurs, doxa des féministes vs. doxa « machiste », etc.).

Conclusion : les conséquences pour le lien social dans les démocraties pluriculturelles

La sémantique, dans sa conception argumentative, est donc centrale dans le maintien du lien social : en effet, lors de toute communication, des stéréotypes linguistiques appelés topoï sont utilisés par les participants, et garantissent le bon déroulement du processus. Dans des contextes pluriculturels, cette dimension sémantique est cruciale dans la mesure où le respect ou non respect des stéréotypes d'une communauté peut faire échouer l'échange. Ainsi des énoncés tels que *Il est fatigué pourtant il est fonctionnaire*, *Elle a bien répondu pourtant c'est une femme*, *Il est jeune mais intelligent*, etc., s'appuient sur des stéréotypes culturels à propos des fonctionnaires, des femmes ou des jeunes. Le caractère « inscrit » de ces topoï indique que la sémantique a un rôle à jouer dans l'étude du lien social dans les démocraties pluriculturelles. Ces topoï sont à ramener à un ensemble de règles, plus ou moins constitutives, qui ont été évoquées dans un premier temps. Ces règles, auxquelles s'intègrent

²³⁹ Cette notion vient de Aristote, dans *Les Topiques*, qu'il explicite aussi dans la *Rhétorique* (Aristote 1988 p.171-172) : « Il est manifestement nécessaire, comme dans *Les Topiques*, tout d'abord d'avoir pour chaque sujet un choix tout fait de propositions sur les choses possibles et les choses opportunes : et, sur celles qui se posent à l'improviste, il faut chercher selon le même procédé, en fixant les yeux non point sur des propositions indéterminées, mais sur celles ressortissant au sujet même du discours, et englober le plus grand nombre possible dans le voisinage le plus immédiat de la question ».

l'appartenance aux Formations Discursives, se situent en amont du processus de communication : à partir du matériau langagier, celui-ci rend possible la construction d'idéologies, et participe au maintien ou à la manipulation du lien social. Opinion et lexique doivent être étudiés ensemble, puisque la sémantique argumentative donne une place centrale aux stéréotypes linguistiques. Ce sont eux qui permettent la régulation, le maintien ou l'échec, du lien social dans les démocraties pluriculturelles. La gestion de ces stéréotypes linguistiques, dans un contexte de société où une vision partagée doit se définir, interagit donc avec la vision du monde que constitue la mise en pratique d'un discours : des processus d'ajustement, et de coopération, permettent donc d'assurer le bon déroulement de la communication au sein des démocraties pluriculturelles. Ces ajustements reposent pour partie, comme nous l'avons souligné, sur la gestion des pratiques langagières, qui conditionnent et révèlent à la fois le versant idéologique et pragmatique de l'interaction.

Bibliographie

- Anscombre, J.-C. et Ducrot, O., 1983, *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga.
- Aristote, 1998, *Rhétorique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- Bourdieu, P., 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais ».
- Chomsky, N., 2003, *De la propagande : entretiens avec David Barsamian*, Paris, 10-18.
- Ducrot, O. et Schaeffer, J.-M., 1995, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais ».
- Foucault, M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Galatanu, O., 2006, « Du cinétisme de la signification lexicale », in J.-M. Barbier et M. Durand, *Sujets, activités, environnement* (dir.), Paris, PUF, p.85-104.
- Gardin, B., 1990, « La valeur comme enjeu », in P. Siblot et F. Madray-Lesigne (dir.), *Langage et praxis : colloque à Montpellier*, Montpellier, Praxiling, p.46-51.
- Guespin, L., 1976, « Type de discours ou fonctionnements discursifs ? », *Langages*, n°41, p.3-9.
- Guilhaumou, J., 2003, « Où va l'analyse de discours ? Autour de la notion de formation discursive », *Texto !* juin 2004 [en ligne] Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Guilhaumou_AD.html (Consultée le 13/01/06).
- Joseph J., 2006, « Créativité linguistique, interprétation et contrôle linguistique chez Orwell et Chomsky » *Texto!* juin 2006 [en ligne], vol. XI, n°2. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Joseph_Creativite.html (Consultée le 28/09/06).
- Longhi, J., 2008, *Objets discursifs et doxa, essai de sémantique discursive*, Paris, l'Harmattan, coll. « sémantique ».
- Maingueneau, D., 1994, *L'analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette Université.
- Sarfati, G.-E., 1997, *Eléments d'analyse du discours*, Paris, Nathan, coll. « 128 ».
- Sarfati, G.-E., 2002, *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan, coll. « 128 ».
- Searle, J.-R., 1972, *Les actes de langage*, Paris, Hermann.
- Todorov, T., 1977, *Théorie du symbole*, Paris, Editions du Seuil.